

Le requiem acacia de Claude Simon

Huit ans après « les Géorgiques », le prix Nobel de littérature publie le plus autobiographique de ses livres :

« l'Acacia », éducation sentimentale d'un jeune homme « sauvé » par la guerre.

D'où vient cette force qui permet à un écrivain de soulever des montagnes et de se dépasser lui-même, de livre en livre? Ni du ciel, ni des Muses, dirait Claude Simon: du travail. On connaît sa méfiance à l'égard de l'inspiration. Aucun dieu ne l'arrache à ses ratures pour le transformer en Pythie. Le travail: c'était aussi le sens de sa déclaration à l'Union des écrivains d'URSS qui le recevait en 1984. L'assistance venait d'apprendre avec embarras que Claude Simon avait voyagé en URSS en 1937 — « Oh! là! là! Vous étiez là! » — et le porte-parole officiel y voyait l'occasion de demander à l'écrivain s'il était « plus particulièrement préoccupé par certains problèmes ». La réponse jetait un froid: « Il y a trois problèmes qui ne cessent de me préoccuper: le premier, c'est de commencer une phrase. Le second, c'est de la continuer. Le troisième, c'est de la finir. » On espérait voir Claude Simon ouvrir ses ailes et s'envoler dans les hauteurs. Il parlait tournevis et boulons.

L'émotion qui saisit le lecteur de *l'Acacia* ne remet pas en question l'existence du tournevis, mais elle montre ce qui l'habite, comme ces lentilles incrustées dans les anciens porte-plumes où l'on découvre une vue du Mont-Saint-Michel ou de la Corniche de Monaco. Huit ans après *les Géorgiques*, le dernier roman de Claude Simon, et près d'un demi-siècle après les premières lignes du *Tricheur*, *l'Acacia* raconte l'histoire d'un commencement: à travers les fragments lumineusement désordonnés d'une sorte d'autobiographie familiale, c'est en effet de l'origine de l'œuvre qu'il est aussi question, et de cette force initiale qui se propage d'un livre à l'autre.

Jusqu'à l'avant-dernière page de *l'Acacia*, le lecteur peut en ignorer l'enjeu: cette dernière page où un homme de vingt-huit ans s'assied à une table. La fenêtre de la chambre est ouverte, il observe le mouvement des branches d'un acacia. C'est le printemps 1941 et

tout va commencer — un homme se met à écrire. Qui est-il? Ce n'est pas encore l'écrivain, « ce personnage que vous suscitez en vous par le travail de la langue », disait un jour Merleau-Ponty à Claude Simon, « celui que vous devenez à votre table et qui disparaît quand vous la quittez ». Si l'écrivain n'existe pas avant son premier livre, quel est cet homme qui trace les premières lignes? Comment l'appeler? C'est le rescapé d'un régiment de cavalerie anéanti par les blindés allemands, le 17 mai 1940. C'est le prisonnier qui dessine des scènes érotiques qu'un souteneur oranais échange ensuite aux gardiens du camp contre du tabac. C'est « le riche étudiant en cubisme » de l'avant-guerre; l'observateur en « blouson d'anarchiste », « muni d'un vrai faux laisser-passer », qui débarque en 1936 à Barcelone; « l'enfant déjà sans père dans le landeau poussé par une négresse »; « le garçon » de la sombre et poignante ouverture du livre, cet enfant de cinq ans entraîné dans l'odyssée de trois femmes à la recherche d'une tombe, errant avec elles de charnier en charnier, dans un paysage d'apocalypse où résonne comme un souvenir de Virgile et du voyage d'Enée au pays des morts — « Elles allaient d'un village à l'autre, et dans chacun (ou du moins ce qu'il en restait)... »

C'est lui encore, le neveu de ces deux paysannes du Jura aux noms d'impératrice ou de courtisane; le fils de cet officier d'un régiment d'infanterie de Marine décimé le 27 août 1914, « un capitaine de quarante ans dont le corps encore chaud dut être abandonné au pied de l'arbre auquel on l'avait adossé »; le fils aussi de « la jeune sultane » du chapitre V, l'indolente héritière confinée dans son interminable célibat. L'écrivain est l'unité secrète de ce livre dont les personnages ne portent aucun nom; ne sont désignés que par des périphrases qui les relient les uns aux autres, les montrent avec leurs attributs ou les emblèmes de leur destin; les placent et déplacent sans fin dans l'ordre d'un



Claude Simon et sa nourrice en 1914

monde en plein chaos. Leurs fantômes hantaient les livres précédents: ils chevauchaient dans *la Route des Flandres*, s'écrivaient les cartes postales d'*Histoire*, habitaient le paysage jurassien de *l'Herbe*. Les voici sans fiction, le 17 mai 1940, le 27 août 1914, de 1880 à 1914 — ces dates de leur vie ou de leur mort qui titrent les douze chapitres. Le père et ses sœurs, la mère et sa famille issue du général régicide des *Géorgiques*. La détermination austère et acharnée des uns, l'indolence désœuvrée des autres, réunies par le hasard d'un mariage, habitent cette main qui écrit *l'Acacia*. Elles donnent à ce livre son timbre unique, intime et tendu, sa beauté de Requiem, fastueuse, poignante, mais aussi consolante.

M. A.